

## Détours et feintes

### *Just Fake It*

Hervé Guay

Numéro 142 (1), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66347ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

#### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Guay, H. (2012). Compte rendu de [Détours et feintes / *Just Fake It*]. *Jeu*, (142), 20–22.

## *Just Fake It*

IDÉATION **CATHERINE BOURGEOIS** ET **JEAN-PASCAL FOURNIER**

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE **CATHERINE BOURGEOIS** / COSTUMES ET COLLABORATION AU DÉCOR **JULIE ÉMERY**

ÉCLAIRAGE **JEAN JAUVIN** / MUSIQUE ORIGINALE **JEZ** / CHORÉGRAPHIES **DORIAN NUSKIND-ODER**

ACTEURS/COLLABORATEURS **JEAN PASCAL FOURNIER, GENEVIÈVE MORIN-DUPONT, MICHAEL NIMBLEY**  
ET **DORIAN NUSKIND-ODER.**

PRODUCTION DE **JOE JACK ET JOHN**, PRÉSENTÉE AUX ÉCURIES DU 14 AU 29 OCTOBRE 2011.

HERVÉ GUAY

# DÉTOURS ET FEINTES

Démarré en 2004 dans la petite salle du bar O Patro Vým avec *Quand j'étais un animal (Manuel de taxidermie)*, le travail de Joe Jack et John se poursuit depuis. Catherine Bourgeois en est l'animatrice attirée, elle qui signe aussi des mises en scène ailleurs (*The Baroness and the Pig*, 2009). Et, comme le titre de certaines productions le laisse entendre, il se déploie dans celles-ci une critique de l'américanité, du mode de vie nord-américain en tous cas, critique qui se fait souvent de manière directe, d'autres fois par des voies plus détournées. *Just Fake It* a inauguré Aux Écuries, lieu théâtral de la génération 2000, et appartient peut-être à cause de cela à une veine plus festive que l'ensemble des créations de cette compagnie. Et cela, même s'il se trouve toujours un aspect ludique chez cette troupe qui vogue entre performance et création, comme d'autres entre répertoire et théâtre contemporain.

L'autre particularité de Joe Jack et John est d'intégrer à la création, sur le même pied que les acteurs dits normaux, des acteurs présentant des handicaps mentaux (trisomie, autisme, etc.). Acteurs dont la vie et les fantasmes servent de matière à l'œuvre composée, tout comme c'est le cas de tout artiste intégré à la cellule de création d'un spectacle. La fidélité à certains interprètes caractérise également le travail de cette troupe. On les retrouve du reste d'un spectacle à l'autre en train d'explorer

des thèmes et des comportements qui les touchent plus particulièrement : la colère et la danse pour Geneviève Morin-Dupont, la femme idéale et la banalité du quotidien pour Michael Nimbley, la difficulté de vivre de son métier et de s'imposer socialement pour Jean-Pascal Fournier, etc. Autre aspect à souligner : s'ils sont appelés à parler en leur propre nom, ainsi que la performance les invite à faire, la fiction ne manque pas de trouver sa place dans les productions de Catherine Bourgeois, le plus souvent sous la forme de fantasmes difficiles à réaliser, en particulier pour les êtres vulnérables ici réunis. De ce point de vue, on ne fait pas de différence entre le désir de gloire d'un Jean-Pascal Fournier et celui de sortir de la solitude d'un Michael Nimbley. Et c'est là un des plus beaux accomplissements de cette compagnie que de faire ressortir l'humanité qui unit tous ses créateurs plutôt que de souligner uniquement les écarts entre les possibilités des uns et des autres, dimension qui est aussi exploitée – mais pas seulement.

Le nouvel opus de Joe Jack et John s'attaque à la nécessité, dans une société axée sur le paraître et le mensonge socialement admis, de faire semblant, de simuler, de maquiller la vérité... pour toutes sortes de raisons : des plus frivoles aux véritablement existentielles. Ce faisant, c'est à nouveau à une critique du mode de vie américain que se livrent les créateurs,

ainsi que l'annonce d'emblée la scénographie faite de sections d'abris de type Tempo et d'une bande de gazon artificiel située à l'avant-scène. Celle-ci prend au gré des éclairages des teintes de bleu et nous entraîne au besoin au bord d'un cours d'eau ou encore devient un tapis sur lequel il est possible de danser et de défilier. Une petite table recouverte d'une nappe à carreaux, rappel sympathique de créations antérieures du groupe, est installée en début de représentation au bout de la bande de gazon et donnera lieu à l'une des scènes les plus charmantes de ce spectacle tapageur et délicat, si le lecteur veut bien me permettre d'apposer côte à côte ces deux qualificatifs disparates. Car l'unité de ton ne fait pas partie des ambitions de la compagnie, et encore moins quelque quête de la perfection artistique que ce soit. Cet objectif, cette visée sont hors de saison ici, renvoyés à leur statut d'aspirations démentielles, au profit d'un désordre communicatif et *libérateur* en ceci qu'il remet en question les lois de l'équilibre et de l'harmonie associés à un monde qui exclut de l'ordre des possibles ou relègue dans l'ombre, comme on voudra, les aspérités (comprendre ici les marginaux), c'est-à-dire ceux et celles qui ne correspondent pas aux critères de beauté de la télévision, à moins que ce média n'en souligne la monstruosité.

*Just Fake It* s'ouvre sur la chanson « Pretend You're Happy When You're Blue » de Nat King Cole. Elle est entonnée et

dansée tour à tour individuellement et en chœur par les quatre interprètes. Celle qui semble s'y amuser le plus et pour qui elle paraît taillée sur mesure est Geneviève Morin-Dupont, dont l'enthousiasme s'avère communicatif. Les paroles de cette chanson résumant en quelque sorte le propos du spectacle jusque dans son ambiguïté foncière, ainsi que l'attestent les couplets suivants :

Pretend you're happy when you're blue  
It isn't very hard to do  
And you'll find happiness without an end  
Whenever you pretend

Remember anyone can dream  
And nothing's bad as it may seem  
The little things you haven't got  
Could be a lot if you pretend<sup>1</sup>

La simulation est présentée dans cette chanson comme la panacée à tous les problèmes que peut rencontrer un être humain dans son existence. Et chacun révèle par la suite un moment de sa vie où il a simulé quelque chose ou parle d'un produit qui est une imitation d'un original, une reproduction

1. Une traduction libre pourrait en être : « Simulez le bonheur quand vous avez les bleus/ Ce n'est pas si difficile/ Vous trouverez ainsi un bonheur sans fin/ En faisant semblant./ Rappelez-vous que tout le monde rêve/ Et que rien n'est aussi grave qu'il y paraît/ Les petites choses dont vous êtes dépourvus/ Vous les posséderez si vous simulez. »



*Just Fake It*, mis en scène par Catherine Bourgeois. Spectacle de Joe Jack et John, présenté aux Écuries en octobre 2011. Sur la photo : Geneviève Morin-Dupont. Derrière : Dorian Nuskind-Oder et Michael Nimbley. © Glauco.

peu glorieuse, en d'autres termes, destinée à ceux et celles qui ne peuvent pas s'offrir mieux. Par exemple, quoi de plus dégradé comme objet que la copie d'un abri Tempo ? C'est néanmoins ce que prétend vendre Jean-Pascal Fournier, lequel se présente à nous comme un comédien travaillant peu. De son côté, Geneviève Morin-Dumont simule la maladie quand elle veut rester à la maison à s'empiffrer, tandis que Michael Nimbley fait remonter à la surface un souvenir d'enfance : le jour où il s'est trouvé une excuse pour ne pas aller nager comme le lui demandaient les moniteurs de son camp de vacances. Enfin, Dorian Nuskind-Oder joue à l'Américaine qui vient de déménager à Montréal et a de la difficulté à s'exprimer en français, ce qui l'amène à sourire ou à répondre par monosyllabes, lorsqu'elle ne saisit aucunement ce dont on lui parle. C'est cette piste par la suite qui sera la plus fouillée – celle d'une jeune femme tellement habituée à se modeler sur le regard des autres qu'elle ne sait plus qui elle est et erre d'un pays à l'autre fournissant ses réponses évasives à qui veut bien les entendre. Image postmoderne un brin caricaturale, il est vrai, surtout qu'au lieu d'en exprimer complètement l'ironie par des exemples poussés à l'extrême, la performeuse explicite son drame dans un monologue, à mon avis, trop didactique, en ce sens qu'elle voit trop clair en elle-même – ce qui n'est pas très vraisemblable de la part d'un être à ce point habitué à s'enfoncer dans des couches successives de faux-semblants. Heureusement, elle exprime sa dérive sur un autre mode, en la dansant avec un abri Tempo contre lequel elle s'effondre à plusieurs reprises, comme si elle s'était elle-même totalement réifiée à force d'accumuler les mensonges et les demi-vérités.

*Just Fake It* est d'ailleurs le spectacle de Joe Jack et John où la danse occupe le plus d'espace, probablement en raison de la participation des deux femmes à l'aventure, celles-ci trouvant visiblement un exutoire à leurs problèmes dans cet art auquel se mêlent leurs vis-à-vis masculins, lesquels font preuve de nettement moins de souplesse. La comédie musicale où tout se règle en pas de danse entraînants et en refrains faciles apparaît ici comme le modèle du bonheur accessible à peu de frais. Il me paraît néanmoins surutilisé dans cette production, alors que trois bons numéros y sont consacrés.



*Just Fake It*, mis en scène par Catherine Bourgeois. Spectacle de Joe Jack et John, présenté aux Écuries en octobre 2011. Sur la photo : Michael Nimbley et Dorian Nuskind-Oder. © Glauco.

Plus poétique se révèle à cet égard le parcours de Michael Nimbley, qui surmonte sa peur de l'eau en s'exerçant à nager sur une table de cuisine avec la tête dans une baignoire. Il s'agit d'un des beaux moments du spectacle. De même se transforme-t-il, faute de partenaire à rencontrer, en femme désirée et désirable, après l'échec du rendez-vous amoureux orchestré entre Fournier et Nuskind-Oder, soi-disant par le truchement du Réseau Contact, où, d'une manière un peu prévisible, personne ne se montre sous son vrai jour.

Si *Just Fake It* compte au nombre des essais les plus légers de Joe Jack et John, il n'en est pas moins révélateur de certains aspects de la condition postmoderne, notamment notre propension à prendre nos fantasmes pour la réalité, vite écartée quand elle ne fait pas notre affaire. Dans sa forme, cette création en collectif oscille à nouveau entre une volonté de relation directe et immédiate avec le spectateur, le commentaire social et un recul poétique, c'est-à-dire des épisodes plus décalés qui émergent du quotidien et en révèlent les soubassements tus ou ignorés. C'est sous ce dernier aspect, encore une fois, que le travail de Catherine Bourgeois et de ses complices me paraît le plus convaincant. Un peu plus de rigueur et de retenue dans les deux autres dimensions de la représentation, notamment par l'emprunt de plus de détours tant dans la critique sociale que dans la relation tissée par le performeur avec le public, permettrait peut-être d'amener le travail de Joe Jack et John au niveau supérieur. Ce n'est pas nier à ce travail sa délicatesse et sa pertinence, mais encourager ses créateurs à dépasser leurs limites et à délaissier certaines facilités. ■